

La situation des peintres en Suisse romande

par Max Robert

Affirmer qu'il n'existe pas de peinture suisse, c'est énoncer une vérité de La Palice. Nos artistes — et pas uniquement les peintres — tirent leur inspiration de trois cultures, allemande, française et italienne. Ils sont, d'autre part, plus ou moins fortement influencés par les grands courants de l'art universel. S'il n'existe pas de peinture suisse, à plus forte raison ne saurait-on parler de peinture romande, cela est clair. Le fait que l'Alliance culturelle romande, dont ce cahier est l'organe, ait présenté en 1962 une exposition itinérante des «Chefs-d'œuvre de l'art romand» n'y change rien. Les organisateurs, il faut le dire, n'étaient pas dupes. Mais ils savent qu'à force de répéter qu'il n'existe pas de peinture suisse, ni romande, on court le risque d'admettre que notre pays n'a pas d'artistes. Or rien n'est plus faux. Jamais la Suisse et aussi la partie où l'on parle français, n'a connu un tel épanouissement des arts.

Donc pas de peinture romande, mais de nombreux artistes travaillant dans toutes les parties de Romandie. Certains d'entre eux atteignent et dépassent de beaucoup, en qualité artistique véritable, les «champions du Pop'art» ou autres gaudrioles à la mode qu'on propose périodiquement à notre admiration, souvent à grands coups de publicité. Mais, chacun sait cela, «le Suisse trait sa vache et vit heureux dans ses montagnes». Comment pourrait-il avoir du talent? Nos autorités, d'ailleurs, ne font pas de bien grands efforts pour tuer une légende qui sert le tourisme et ne gêne pas à notre réputation d'horlogers et de mécaniciens de précision! Cet état d'esprit veut que l'artiste suisse resté dans son pays n'atteigne jamais à la renommée mondiale. Nos seuls compatriotes peintres qui aient joui de cette renommée ont fait carrière à l'étranger: Le Corbusier, qui fut aussi peintre cubiste de talent; Vallotton, qui fit partie du groupe des Nabis au début du siècle; Schneider, un des maîtres de l'École de Paris, dont personne ne semble se souvenir qu'il est de Sainte-Croix. On en pourrait citer d'autres, Romands et Suisses alémaniques. Inversement, on peut affirmer que René Auberjonois, dont nous sommes fiers à juste titre, n'a pas atteint à la renommée mondiale parce qu'il est resté fidèle à son

canton de Vaud. Je crois qu'il y a un effort à accomplir dans ce sens, par nos autorités tout d'abord qui devraient appuyer davantage l'organisation d'expositions de peinture suisse à l'étranger, et par nous tous ensuite.

Citoyens d'un petit pays formé de plusieurs races parlant quatre langues sans compter les innombrables dialectes, nous sommes exposés — et les Romands plus encore que nos Confédérés d'outre-Sarine — à commettre deux erreurs tout aussi préjudiciables à l'épanouissement des arts chez nous.

La première de ces erreurs consiste à pratiquer un chauvinisme régionaliste encouragé par un fédéralisme mal compris. Il n'y en a point comme nous est une expression bien romande, dont nous rions volontiers, mais à laquelle nous croyons tout de même un peu. Cet état d'esprit se manifeste lors d'expositions, surtout dans les centres de moyenne importance. Si l'on présente un artiste du terroir, les ventes sont nombreuses... et c'est tant mieux. Mais si l'artiste vient d'ailleurs, même s'il est de qualité, il vendra peu ou rien du tout. J'ai fait, dans ce domaine, en tant qu'organisateur d'expositions, quelques expériences intéressantes. Il arrive qu'en surestimant un talent local on desserve l'art et même l'artiste porté aux nues. Tout en croyant contribuer au développement culturel du pays, on travaille à son étouffement si l'on empêche l'air du large de venir aérer et rafraîchir les talents.

A l'opposé, je cite l'erreur tout aussi répandue et tout aussi néfaste qu'est le mépris dans lequel certains tiennent nos artistes suisses en général et nos peintres romands en particulier. Cette attitude facile dispense de toute réflexion, comme la première citée, d'ailleurs. On met d'un côté les grands artistes de Paris, de Milan ou d'Amérique, de l'autre les petits Suisses, dont on admet a priori que le talent est à l'image des dimensions de leur pays. Et l'on ne voit pas que l'isolement dans lequel on les tient est la cause principale de leurs difficultés. Nous avons en Suisse de bons peintres. Nous en aurions certainement davantage si nous savions les aider un peu plus, avec un meilleur discernement des vraies

valeurs. En privant nos artistes de leurs moyens d'existence, on les limite dans leurs possibilités d'expression, on les empêche aussi de prendre contact avec le public. Les expositions sont, en effet, souvent fort coûteuses! Pour toutes ces raisons, trop de peintres doués en Suisse romande exercent un métier à côté de leur art, afin de subsister. Cela grignote leur temps et occupe leur esprit, alors que l'art exige un engagement total.

Comment faut-il faire pour bien faire, dira-t-on, si l'on nous reproche à la fois notre chauvinisme et notre mépris pour les artistes de chez nous?

Evidemment, ces deux défauts opposés se rencontrent rarement chez une seule et même personne. Elle serait un cas pour les psychiatres! Mais les deux attitudes coexistent en Romandie. Il y a un moyen terme, un chemin raisonnable: faire l'effort de vivre un peu avec les arts et les artistes, apprendre à voir, à déceler dans un tableau les qualités qui lui donnent une valeur durable ou les défauts qui détruisent son harmonie. Cet effort exige quelques lectures, mais surtout la fréquentation régulière des salles d'expositions et davantage encore des ateliers des peintres. Eux seuls parlent avec lucidité et en parfaite connaissance de cause de la peinture. Ils ne sont pas — ou rarement — des théoriciens. Ils sont les praticiens d'un art qui a les exigences aussi d'un métier. Ils savent mieux que personne comment un tableau naît, comment il s'élabore. Mais ils sont tous plus ou moins partiiaux, faute de quoi ils risqueraient de se perdre dans le dédale des chemins menant à l'art. Le peintre a quelque peine à comprendre le collègue qui s'adonne à d'autres recherches que lui. Curieusement, il est cependant plus sévère parfois avec celui dont la sensibilité s'apparente à la sienne. A croire qu'il défend inconsciemment un impossible monopole. Il est vrai que les exigences des amateurs d'art sont telles aujourd'hui que l'artiste est condamné à faire toujours du «jamais vu». Prenons garde, pourtant, en écoutant les peintres et en apprenant d'eux de ne pas nous habituer à ne voir la vie et la peinture qu'avec leurs yeux. Nous y perdriions notre personnalité et, du même coup, le bénéfice de l'effort accompli à comprendre la peinture. Une petite expérience souvent renouvelée me confirme dans mon opinion sur la partialité des artistes. Possédant une petite collection de tableaux, étant d'autre part lié d'amitié avec de nombreux peintres, j'ai analysé leurs réactions lors de leurs visites chez moi. Les critiques sont assez dures. L'artiste voit davantage les défauts que les qua-

lités chez ses confrères. Bien mieux, on m'a souvent conseillé de décrocher tel tableau qui, paraît-il, n'a pas grande valeur. Après que plusieurs peintres se seraient livrés à ce petit exercice, mais pas au détriment des mêmes tableaux, il ne me resterait plus rien aux parois de mon appartement... si je n'avais moi aussi mon opinion sur le sujet!

Ces quelques considérations s'imposaient-elles pour parler des peintres de Suisse romande? L'occasion m'a paru bonne d'essayer d'éclairer le problème. Si peu de gens chez nous prennent la peine et le temps d'y penser, d'essayer d'y voir clair! De toute façon, je n'ai pas l'intention de dresser l'inventaire des peintres de Romandie. Je ne suis pas statisticien. Si je cite ci-après quelques noms, je ne prétends pas du tout que les artistes choisis par moi sont les seuls valables. Parmi ceux dont je connais l'œuvre, j'en pique l'un ou l'autre dont l'activité et le style serviront à étayer certaines de mes affirmations. Eliminons d'entrée les artistes romands décédés, même ceux qui, comme Auberjonois, Poncet, Blanchet, Maurice Barraud, Marius Borgeaud furent en quelque sorte des précurseurs ou des pionniers. Cela fera contre-poids avec l'exposition déjà citée des «Chefs-d'œuvre de l'art romand», qui n'admettait que les œuvres d'artistes décédés. Citons en passant Albert Schnyder, Adrien Holy, Hans Berger, Alexandre Rochat et quelques autres parmi les aînés d'aujourd'hui. A eux aussi revient le mérite d'avoir ouvert la voie à ce qu'on appelle l'art moderne. Quant à Coghuf, le puissant peintre franc-montagnard, M. Robert Stoll en parle dans son article sur les peintres de Suisse alémanique. Notre artiste est en effet revendiqué aussi par les Bâlois, car il est né sur les bords du Rhin et a commencé là-bas sa carrière artistique. Cette double «nationalité» pose un problème, un de plus: est-ce l'origine ou le lieu de domicile qui donne droit à l'appellation de Romand? Enfin, preuve qu'il n'existe pas d'art spécifiquement romand, rien ne permet de reconnaître un peintre de Lausanne d'un de Genève, par exemple. Il y a partout des artistes figuratifs et d'autres qui ont opté pour l'abstraction. Différence plus marquée, essentielle même, on rencontre dans toutes nos régions romandes des peintres tachistes et d'autres constructivistes, autrement dit des héritiers de la sensibilité impressionniste et d'autres qui viennent en droite ligne des recherches plus intellectuelles que sensibles du cubisme. Un exemple: les deux Genevois Jean Baier et Rollier sont abstraits l'un et l'autre. Mais un monde les sépare. Baier est plus

proche du Bâlois Max Bill, constructiviste comme lui, que de son compatriote romand Rollier. Et ce dernier est plus proche d'Iseli, le Bernois, que de Baier. Chez Joseph Lachat, de Sion, les deux tendances se rencontrent, l'artiste ayant tâté de tout et étant arrivé à une sorte de synthèse dans ses grandes toiles fort bien peintes et supérieurement organisées. Mais à ses côtés, son ami sédunois Léo Andenmatten est resté figuratif. Il est vrai que ses petits paysages frisent l'abstraction, à force de simplicité. Tous deux sont d'excellents peintres, mais aussi dans des directions différentes. En pays fribourgeois, Raymond Meuwly, dont on admirait la précision du dessin il y a quelques années, a évolué vers l'art abstrait. De même son compatriote et son aîné Fernand Giauque, de Morat. De l'impressionnisme dont il fut un des héritiers directs, il a passé à une sorte de tachisme mi abstrait mi figuratif. Ses sortes de paysages lacustres non figuratifs, si j'ose dire, ont un grand charme. Qui faut-il citer parmi les Vaudois? Il y a l'embarras du choix. Jacques Berger me paraît représentatif de la génération «arrivée», alors que Hesselbarth suit de près. Une pléiade de jeunes prépare l'avenir et nous réserve d'agréables surprises, assurément. Quant au pays neuchâtelois, il a deux centres artistiques: Neuchâtel, où l'on se ressent encore de l'influence classique, mais où une ardente jeunesse défend l'art d'aujourd'hui et ses audaces; La Chaux-de-Fonds, pays des horlogers précis, mais ville aussi où l'enthousiasme distillé par les frères Barraud, par l'Eplattenier, Dessouslavy, Madeleine Woog et Léon Perrin suscite encore des vocations. Où le souvenir du Corbusier reste vivant, même si le grand architecte et grand peintre dut s'exiler pour réaliser ses ambitions et ses projets! Ramseyer — avant tout sculpteur, mais aussi excellent dessinateur — fait un peu la liaison entre les deux villes, puisqu'il fut formé à l'école des pionniers chaux-de-fonniers et qu'il émigra par la suite sur les rives du lac. D'autres noms viennent à l'esprit: Raetz, Zaugg, Jean-François Favre, Hugo Crivelli, par exemple, tous du bas.

Dans le haut, Baratelli, Lœwer, Lucien Schwob tiennent la vedette, avec cet étonnant Georges Froidevaux dont les toiles, pourtant abstraites, contiennent l'essence de ce Jura rude et tellement attachant. Tout y est suggéré, rien n'y est totalement affirmé: la terre brune ouverte par les labours d'automne, la première neige d'un gris sale parce que sa couche est trop mince, le rythme aussi des grands sapins que balance le vent! Toujours en pays neuchâ-

telois, nous trouvons, dans la belle vallée de La Brévine, Jean-Pierre Schmid, qui, retiré aux Bayards mérite bien son nom d'artiste «Lermite» et le petit et actif Claudévard, qui a choisi Le Cerneux-Péquignot pour y travailler. Lermite, qui fut un artiste instinctif et presque romantique, s'astreint aujourd'hui à des règles d'une rigueur absolue.

Le Jura bernois est terre romande dans un canton de Suisse alémanique. Cette région fut certainement la plus pauvre en peintres. Elle rattrape gaillardement le temps perdu, depuis que Schnyder et Coghuf ont ouvert le chemin.

Il me serait facile — puisque c'est de mon pays qu'il est ici question — de dresser une longue liste de peintres, surtout de jeunes artistes qui seront les grands de demain, sur le plan régional tout au moins. Je me limite à deux artistes ajoulots, proches voisins géographiquement, puisque l'un habite Porrentruy et l'autre Fontenais, à trois kilomètres à peine. Sur le plan des arts, ils sont pourtant fort éloignés l'un de l'autre. Jean-François Comment, formé à Bâle, triture une pâte abondante et généreuse. Il en tire des effets magiques, sensibles et même sensuels, bien que ses toiles soient aujourd'hui abstraites. Quant à Gérard Bregnard, il est surréaliste naturellement, sans forcer, sans tricher. Il chatouille à peine les toiles qu'il recouvre d'une couche fine et d'uniforme épaisseur de couleurs. Mais quel équilibre dans ses compositions compliquées! Il associe l'abstraction au surréalisme, ce qui semble une gageure.

Incomplet et même partial, ce petit tour d'horizon ne veut rien prouver d'autre que cette affirmation joyeuse: en Suisse romande, la peinture se porte bien, puisque les peintres y travaillent avec passion et intelligence. Et comme ce cahier a pour but essentiel de «jeter un pont sur la Sarine», les textes et les illustrations démontreront qu'il y a de nombreuses possibilités de contacts, que ces contacts sont pris déjà entre artistes de langue allemande et artistes de langue française. Notre pays est trop petit et l'intérêt pour les arts tout de même insuffisant pour qu'un régionalisme étroit soit de mise. Nous serons donc dans le bon chemin si nous nous efforçons, sans rien sacrifier de nos particularismes, de convaincre ensemble la Suisse et l'étranger de l'existence, non pas d'une peinture suisse ou romande, mais de l'existence de tous ces peintres qui ne demandent qu'à se faire connaître.

Max Robert, Montier
Imprimeur